

LES

## INSCRIPTIONS TURQUES DE L'ORKHON

---

Les peuples turcs ont joué dans l'histoire du monde un rôle considérable, souvent hors de proportion avec le nombre des individus qui les composaient. Tous les mouvements des tribus turques qui se sont produits sur les frontières de la Chine se sont transmis et propagés de proche en proche, à travers tous ces peuples dispersés sur la plus grande partie des steppes de l'Asie septentrionale, et ont amené les invasions qui ont désolé l'empire romain et anéanti celui des Khalifes. Les descendants de ces envahisseurs, dont les ancêtres habitaient les régions glacées qui s'étendent autour du lac Baïkal, de l'Irtish et de l'Yénisseï, ont élevé, sur les ruines de l'ancien monde, de puissants empires, avec lesquels l'Europe a eu plus d'une fois à compter, et dont l'union pendant seulement un siècle aurait pu réduire l'ancien continent à la domination des fils d'Oughouz et d'Alankava.

Ces Turcs qui avec Mo-kan ont failli s'emparer de la Chine, qui, sous la conduite d'Attila, se sont avancés jusqu'en Italie, en pillant tout ce qu'ils trouvaient sur leur route<sup>1</sup>, les Ephtalites que les souverains sassanides furent si souvent obligés de combattre, les Sakas conquérants de l'Inde, n'ont laissé aucun document historique rédigé par eux. Comme on s'est fait de la barbarie de ces tribus une idée exagérée, on admet assez volontiers que la grande majorité d'entre elles ne possédaient point d'an-

1. C'était l'habitude de toutes les tribus turques; Makrîzî (*Solouk*, ms. arabe 1726, f. 11 verso) dit que les Seldjoukides, en se rendant de leurs campements d'hiver dans leurs campements d'été et réciproquement, sacca-geaient tout ce qu'ils rencontraient.

nales; mais il est possible aussi, et même plus probable que ces annales ont existé, mais qu'elles ont été perdues au cours des révolutions dont les pays habités par les tribus turques n'ont pas cessé d'être le théâtre pendant de longs siècles. C'est ainsi qu'a disparu, sans doute pour ne jamais être retrouvé, un livre dont la perte est irréparable pour l'étude de l'antiquité turque et mongole, l'*Altan dabtar*.

Cet ouvrage était à la fois l'armorial et le registre de l'état civil des tribus turques, et il existait dans la bibliothèque du sultan Mahmoûd Ghazân au commencement du xiv<sup>e</sup> siècle; il devait certainement remonter beaucoup plus haut<sup>1</sup> et son existence est

1. Il ne faudrait cependant pas faire remonter sa composition à une époque trop reculée; on voit en effet, par l'abrégé qu'en a fait Rashîd ad-Dîn, que l'on n'y trouve mentionnées ni les expéditions des Huns contre l'Occident, ni la conquête de l'Inde par les Sakas, ni les luttes des Ephtalites contre la Perse. Il semble donc qu'il n'a pu être écrit qu'à une époque assez basse pour que le souvenir de ces grandes conquêtes se soit éteint. Néanmoins on ne peut être affirmatif sur la date d'un livre dont on ne possède pas même une syllabe. La tradition la plus courante, chez les Mongols, est que l'écriture a été connue pour la première fois du temps de Djingiz-Khan. Avant lui, en effet, les Mongols n'avaient point d'écriture, mais ce fait était loin d'être général; les Turcs de l'Orkhon avaient, comme on le voit par leurs inscriptions, un système graphique très compliqué, et les Ouïgours possédaient un alphabet qui a servi de modèle à l'écriture mongole. Le *sahib* Ala ed-Dîn Ata Melik Djouveïni raconte dans sa chronique intitulée *تاریخ جهان کشای*, « *L'Histoire du Conquérant du monde* », que lorsque Djingiz-Khan voulut faire écrire son *yasa* یاسا ou code de lois, il se servit de l'écriture ouïgoure.

و چون اقوام تانار را خطی نبوده است بفرمود تا از ایغوران کوز کان مغولان خط در آموختند و آن یاسا و احکام بر طوامیر ثبت کردند و آنرا یاسا نامه بزرگ خوانند و در خزانه معتبران پادشاه زادگان باشد بهر وقت که خانی بر تخت نشیند یا لشکری بزرگ بر نشاند پادشاه زادگان جمیعت سازند و در مصالح ملک و تدبیر آن شروع پیوندند آن طومارها حاضر کنند و بنای کارها بر آن نهند

« Comme les peuples Tatars n'avaient point de système graphique, il (Djingiz-Khan) ordonna que de jeunes Mongols apprissent l'écriture des Ouïghours. Ces personnes écrivirent ses préceptes et ses commandements sur des rouleaux que l'on appelle le « Grand Yasa. » Il se trouve dans la bibliothèque des princes les plus considérables. Toutes les fois qu'un Khan s'assoit sur le trône ou que l'on veut envoyer une armée importante, on réunit les princes qui s'assemblent pour discuter les affaires de l'État et sur les mesures qu'il y a à prendre. Ils

indiscutable, puisque l'historien persan Rashîd ad-Dîn le cite comme une de ses sources, et celle à laquelle il se référerait pour trancher les divergences qui existaient entre les divers annalistes turcs.

Tous les documents turcs étant perdus, on est forcé, pour connaître l'histoire de ces peuples, d'avoir recours aux historiens latins, grecs et chinois qui, à diverses époques, ont été en contact avec eux, aux historiens persans de l'époque mongole, et enfin à des annalistes arabes dont quelques-uns ont été les témoins de l'invasion des armées de Djingiz-Khan et de Tîmoûr, ou qui la racontent d'après des témoins oculaires; tels que Djemâl ad-Dîn ibn Wâsil, Yakoût el-Hamâwî, Kemâl ad-Dîn ibn al-'Adim, Makrîzî, Aboû 'l-Mahâsin et les autres historiens de l'Égypte.

Telle était la situation avant la découverte ou plutôt le déchiffrement de plusieurs inscriptions turques, dont l'existence était depuis longtemps signalée<sup>1</sup> sur les bords du fleuve Orkhon en Mongolie.

Les deux plus importantes de ces inscriptions, non seulement par leur étendue, qui est considérable<sup>2</sup>, mais aussi par la valeur historique de leur texte, et surtout parce qu'elles sont le premier document de l'antiquité turque rédigé par des Turcs, ont été trouvées près du lac de Kosho Tsaïdam, à quinze lieues des ruines de Karakoroum, la capitale d'Ogotai-Kaan.

L'un de ces monuments, le mieux conservé, a été érigé en

apportent ce rouleau et règlent leurs décisions d'après ce qui y est contenu. » Manuscrit du Supplément Persan 205, folio 7 verso, daté de 689 (1290 ap. J.-C.), corrigé d'après un manuscrit écrit dans la Transoxiane et daté de l'an 700 (1301 ap. J.-C.). On voit que ce texte, qui est le plus ancien sur ce sujet et qui depuis a été copié par tous les autres historiens, indique seulement que les Mongols n'avaient avant Djingiz-Khan ni annales, ni code de lois; on ne peut rien en inférer pour les autres tribus turques.

1. Voir Abel Rémusat, *Recherches sur les langues tartares*, p. 87. C'est surtout Strahleberg qui en a parlé dans sa *Description de l'empire russe*, t. II, p. 202 ssq.

2. Elles se composent toutes deux de 71 lignes d'une écriture très serrée, contenant de 124 à 136 caractères à la ligne, soit pour les deux textes un total d'à peu près 20.000 caractères. De plus, ces caractères n'étant presque tous que des consonnes, on voit que la longueur de ces textes est très considérable.

l'honneur d'un prince turc, nommé Kùl-teghin; l'inscription a été gravée sur un énorme bloc de pierre de 3<sup>m</sup>,32 de hauteur et de 1<sup>m</sup>,32 et 0<sup>m</sup>,46 à la base; le second, qui devait être identique au premier, a été brisé en quatre gros fragments; il porte une inscription en l'honneur de Bilgä-kagan, frère de Kùl-teghin. En même temps que les inscriptions rédigées en turc, chacune de ces deux stèles porte une inscription en langue chinoise<sup>1</sup>.

Les inscriptions de l'Orkhon sont les premiers et jusqu'à présent les uniques documents de l'histoire turque dans lesquels on ne trouve aucune influence de l'Islamisme. C'est à peine si un ou deux mots semblent empruntés au persan, et encore ces exemples ne sont-ils pas très sûrs. En tout cas, cette proportion d'éléments étrangers serait trop infime pour avoir une importance quelconque. Le texte ouïgour le plus ancien, le *Kudatku Bilik* (xi<sup>e</sup> siècle), est déjà fortement islamisé; quant au *Bakhtiar-n' meh*, au Mémorial des Saints (*Tezkèreh el-Evlia*) et au Livre de l'Ascension (*Mirâdj-nâme*) qui sont à peu près les seuls ouvrages possédés par les bibliothèques publiques d'Europe, ils ne sont que de simples traductions d'ouvrages persans. La langue de ces documents<sup>2</sup>, même celle du *Kudatku Bilik*, la plus archaïque cependant, contient un nombre important de mots et d'expressions arabes et persanes. Il n'en est pas de même dans ces inscriptions

1. D'autres inscriptions, infiniment moins longues et moins importantes, ont été trouvés à Ikhi-As'khete (trois petites inscr.), à Ikhi-Khanoum-Noor, Khôito-Tamir (dix petites inscr.), à Karâ-Balghassoun, l'ancienne capitale des Ouïgours (quatre petites inscr.). On a relevé un assez grand nombre d'inscriptions funéraires aux sources de l'Yénisseï dans les localités suivantes : Ouyouk-Tarlak; Ouyouk-Arkhan; Ouyouk-Touran; Ouloug-Kem-Ottyk-Tash; Barlik; Ouloug-kem-karassug; Elegesh; Bégré; Ouloug-kem-koulikem; Djakoul; Kem-kem-djik-kaya-bashi; Osnadjennaya; Adjoura; Oya; Altoun-Köl; Ouibat; Touba; Toksas, sur les bords du fleuve Ak-yous, Soulek sur les bords du fleuve Karâ-yous, et enfin à Tasheba.

2. La langue de Bâber (éd. Ilminski, Kazan) contient un nombre considérable de mots persans et arabes; l'*Histoire généalogique des Tartares*, écrite par le sultan du Khvarizm, Aboû 'l-Ghâzi Behâdour-Khân, est infiniment plus archaïque et contient bien moins d'éléments étrangers. Quant aux poésies de Mir-Ali-Shîr-Nevâî, la langue dans laquelle elles sont écrites fourmille de persan et d'arabe. Le *Rubghouzi* et la *Risaleh Bulgharieh* sont loin d'avoir échappé à cette invasion.

qui nous représentent l'idiome turc du VIII<sup>e</sup> siècle dans toute sa pureté primitive, encore indemne de la phraséologie musulmane si chère aux mollahs et aux bakhshis<sup>1</sup>. Bien loin, d'ailleurs d'enrichir la langue turque, ces emprunts multiples n'ont fait que l'appauvrir et lui enlever peu à peu tout son nerf et toute sa vigueur<sup>2</sup>.

Il en est de même au point de vue religieux : les Turcs de l'époque de Kül-teghin et de Me-ki-lien n'avaient pas encore embrassé l'Islamisme, qui du reste était encore bien jeune. Les renseignements que l'on trouve dans ces inscriptions sur la religion et les coutumes des Turcs concordent parfaitement avec les notices malheureusement trop résumées des historiens de la Chine<sup>3</sup>.

La lecture des inscriptions de l'Orkhon donne l'impression d'une épopée nationale. En voici le commencement : « Quand le ciel bleu en haut et la terre noire en bas eurent été créés, entre les deux furent créés les fils des hommes. Au dessus des fils des

1. Dans le *Vocabulaire ouïgour-chinois* de la Bibliothèque nationale, ce mot est traduit 師 *che* « maître, professeur ».

2. Le dernier terme de cette dégradation d'une langue est offert par le turc osmanly littéraire; le turc des rues, le *kaba turc*, comme on l'appelle vulgairement dans l'empire, est loin d'être un pareil agglomérat de mots persans et arabes, dans lequel ne survivent guère, à de longs intervalles, que les auxiliaires être, avoir, faire.

3. M. Thomsen (*Inscriptions de l'Orkhon*, p. 143 ssq., n. 17) donne un aperçu des croyances des Turcs avant leur conversion à l'Islâm. Leur principal dieu était le firmament, *keuk tengri* « le Ciel bleu » (et non le Dieu bleu, comme traduit Abel Rémusat, *Recherches*, p. 297, le mot *tengri* n'ayant pris la signification de « divinité » que parce que le Ciel était le Dieu suprême). Le mot *tengri*,

qui est traduit dans le *Vocabulaire ouïgour-chinois* 天 *tien*, est rapproché par Rémusat, *Recherches*, p. 297, du mongol *tagera* « élevé ». Suivant les auteurs chinois, les Turcs faisaient tous les ans un grand sacrifice à un génie nommé *Po-tengri*, dieu de la terre. D'après l'historien arabe Makrizî (*Solouk*, ms. ar. 1726, folio 12 recto), c'est sous le règne de Toghroul Beg que « cinq mille familles turques se convertirent à la foi musulmane et se répandirent dans les pays de l'Islamisme. Il n'y eut que les peuples du Khita et les Tatars qui habitent dans les contrées avoisinant la Chine qui n'embrassèrent pas l'Islamisme » :

واسلم من الترك نجسة الاف خركاة وتفرقوا في بلاد الاسلام ولم يتاخر عن الاسلام سوى  
الخطا والتار بنواحي الصين

hommes s'éleva mon ancêtre Boumin-kagan, le célèbre kagan (ou suivant M. Thomsen, mes ancêtres Boumin-kagan et Istemi-kagan)... » On lit plus loin : « Moi qui ressemble au Ciel, moi le sage souverain [βιλγä k(a)g(a)n] des Turcs, qui viens du Ciel<sup>1</sup>, maintenant je suis monté sur le trône. Écoutez jusqu'au bout ce que je vous ordonne, vous qui venez après moi, mes princes... et tous ensemble, hommes de ma race. Écoutez bien ce que je vous ordonne et prêtez attentivement l'oreille. En avant, vers le soleil levant, à droite, au midi, en arrière, vers le soleil couchant, à gauche, au nord, en dedans du cercle ainsi formé, il y a de nombreux peuples qui m'obéissent, de nombreux peuples auxquels j'ai donné des institutions... »

Il y a beaucoup à dire sur la réputation d'atroce barbarie et d'ignorance complète dans laquelle plus d'un historien<sup>2</sup> a fait vivre les tribus turques et mongoles, et les textes de l'Orkhon en sont la meilleure preuve. Il est incontestable que l'introduction de l'Islâm dans ces tribus n'a pas été un progrès pour elles, bien au contraire; tout en gardant intacte leur incontestable valeur militaire, les Turcs ont rapidement perdu, non seulement toutes leurs traditions, mais même leur esprit national. Les idées et les traditions qu'ils ont adoptées avec l'Islâm étaient nées sous un ciel bien différent du leur, et sous l'empire de circonstances qui ne se seraient probablement jamais rencontrées en Mongolie; elles étaient tout à fait étrangères aux Turcs de la Haute-Asie et c'est la raison pour laquelle l'adoption en a tué chez eux toute idée littéraire et poétique en les condamnant à une perpétuelle imitation, trop souvent mécanique, de la littérature arabe et persane.

1. τ(ä)ñρι-τ(ä)γ τ(ä)ñρι-δä bolmyš τ(ä)γ βιλγä k(a)g(a)n. L'expression τ(ä)ñρι-δä bolmyš « qui provient du ciel » rappelle d'une façon assez curieuse la formule bien connue du protocole royal sassanide : *minutchitri min yazdân*.

2. Les auteurs byzantins et latins ont laissé des diverses peuplades turques avec lesquelles l'empire a été en contact une description assez peu flatteuse; il entre certainement dans leur jugement une part d'exagération, très compréhensible, mais dont il est bon de tenir compte.

Les auteurs chinois nous apprennent que les tribus turques, les Tou-kiouei<sup>1</sup>, étaient une division des peuples auxquels ils donnent le nom de Hioung-nou, autrement dit des Huns<sup>2</sup>.

On ne peut déterminer d'une façon précise l'époque à laquelle les peuples turcs entrent pour la première fois sur la scène du monde, qu'ils étaient appelés à bouleverser, et quelquefois à changer de fond en comble. Peut-être doit-on remonter jusqu'à la dynastie chinoise des Tcheou, vers le XIII<sup>e</sup> siècle avant notre ère, d'après une chronologie d'ailleurs fort suspecte; déjà à ces hautes époques les Hioung-nou étaient d'assez fâcheux voisins pour les Chinois dont l'empire, loin d'avoir l'immense étendue qu'on lui connaît aujourd'hui, se bornait alors à quelques provinces.

Vers l'an 210 avant notre ère, le souverain des Hioung-nou était Teou-men<sup>3</sup>; ce Teou-men eut pour fils Me-thé qui, poursuivi par une des épouses de son père, dut se réfugier chez les

1. Les Chinois expriment le mot Tou-kiouei par deux caractères qui peuvent se traduire par « chiens insolents »; de même Hioung-nou s'écrit avec deux signes dont la traduction littérale est « mauvais esclaves ». Rémusat, *Recherches*; p. 9.

2. Les mots de la langue des Huns que nous connaissons par les auteurs latins et grecs s'expliquent à peu près tous par le turc. Il y en a qui résistent à cette analyse, par suite d'une transcription défectueuse, d'une altération paléographique, et aussi parce que les dialectes turcs postérieurs ont perdu le correspondant du mot à identifier. Le nom de *Kouridach*, chef de la tribu des Agaziri (les Aghatchari de Rashîd ad-Dîn suivant Radloff?) doit se composer du nom de tribu *Kouri*, avec *tâsh*, compagnon ou pierre. Un souverain des Huns Avars vers 580 porte le nom de Bayan, qui se retrouve dans le nom de Douboun Bayan, mari d'Alankava et ancêtre des Mongols *Darlikin*. On doit de même rapprocher le nom d'un des derniers souverains des Avars, Toudoun (vers 800) du titre turc *to-toun* qui, d'après les historiens chinois, est le nom d'un officier de la cour des Tou-kiouei (Schlegel, *La stèle funéraire du Teghin Giogh*, Helsingfors, 1892, p. 74; cf. Stanislas Julien, *Journal asiatique*, 6<sup>e</sup> série, t. III, p. 331 ssq.). Ce nom de Toudoun entre dans la composition du nom propre Toudoun-Yamatar, qui se lit dans l'inscription de Bilgâ-kagan, ligne 40.

3. Les historiens chinois rapportent que Teou-men descendait de Choung-goci, prince de la dynastie chinoise des *Hya*, et qui vivait 1000 ans avant lui. Il n'y a pas à s'arrêter à cette généalogie fantaisiste qui a à peu près la même valeur que la généalogie d'Alexandre inventée sous les Sassanides, par suite du même besoin. Le nom de Teou-men est sans doute *touman* « dix mille » تومان, nom qui, comme on le sait, a été porté par le dernier sultan mamlouk d'Égypte, Malik al-Ashraf Touman Bay.

Youé-tchi <sup>1</sup>. Il y leva une bande considérable, et après avoir mis à mort la femme de Teou-men, ainsi que le fils qu'elle comptait lui donner comme successeur, il s'assit sur le trône en l'an — 209<sup>2</sup>. Entre autres peuples, ce, Me-thé<sup>3</sup> battit les Tartares orientaux, qui ne cessaient d'humilier les Huns par tous les moyens possibles, et les Youé-tchi.

Vers l'an 174 avant l'ère chrétienne, le tan-jou Me-thé, profitant des troubles et des désastres au milieu desquels le premier empereur des Han, Kao-Hoang-ti, venait de monter sur le trône, envahit la Chine avec 400.000 hommes, et s'avança jusqu'au cœur du Céleste Empire<sup>4</sup>. De plus, il battit les Yué-tchi qui occupaient le Kan-sou et le Chien-si. Me-thé eut pour successeur son fils Ki-yo appelé par les Chinois Lao-tchang, qui chassa définitivement les Yué-tchi<sup>5</sup> des provinces qu'ils occupaient; ces peuplades allèrent occuper la Transoxiane<sup>6</sup>, puis conquièrent la Kophène et le nord de l'Inde<sup>7</sup>. Son successeur, Kioun-tchin, régna vers 158.

1. Les peuples qui devaient plus tard envahir le nord de l'Inde.

2. La 29<sup>e</sup> année du 42<sup>e</sup> cycle chinois.

3. Me-the portait le titre de *teng-li-ko-to-tan-jou*, « fils auguste du Ciel ». On ne sait quel mot turc se cache sous la transcription chinoise *tan-jou*. On ne trouve rien de pareil dans le *Vocabulaire ouïgour-chinois*, ni dans les dialectes turcs. Ce mot a été employé comme nom propre chez les Mongols; suivant Rashîd ad-Dîn, le fils du onzième fils d'Houlagou se nommait Tanjou طانجو.

4. L'empereur de Chine courut les plus grands dangers dans cette campagne, et ce ne fut que grâce à l'intervention de la femme de Me-thé qu'il put sortir sain et sauf du mauvais pas où il se trouvait engagé.

5. Les Yué-tchi étaient apparentés aux Ye-ta ou Ephtalites. Lao-tchang tua leur roi dans une bataille et fit de son crâne une coupe à boire (De Guignes, *Histoire des Huns*, t. II, p. 39). Cet usage barbare se conserva jusqu'à des époques bien postérieures; Tcheou-nou, souverain des Jou-jen, battit les Tartares Kao-tche; ayant tué leur chef Mi-gno-to dans un combat, il lui coupa la tête, fit enduire son crâne de vernis et en fit un vase à boire (De Guignes, *ibid.*, p. 347).

6. Ils chassèrent devant eux les Sakas, les Sse des Chinois.

7. S'il faut en croire les auteurs chinois, à cette époque, il était permis, chez les Huns, d'épouser sa belle-mère quand elle devenait veuve; quand une femme perdait son mari, le frère du défunt pouvait l'épouser. On sait que chez les Mongols il était également permis à un homme d'épouser la femme de son père défunt, pourvu qu'elle ne soit pas sa mère. Les Huns ne vivaient que du lait de leurs troupeaux dont ils ne mangeaient pas la viande; aussi les Chinois, mieux policés au moins en apparence, les traitaient-ils de sauvages (De Guignes, *ibid.*, p. 38).

avant J.-C. et envahit la Chine. A sa mort, son frère Y-chie-sse usurpa le trône qui revenait à You-tan, fils de Kioun-tchin. C'est sous le règne de ce tan-jou que les Chinois commencèrent à attaquer le royaume des Huns, au lieu de se tenir, comme précédemment, sur une défensive prudente. Les tan-jou qui régnèrent ensuite furent Ou-goei, fils d'Y-che-sie (— 114); Eulh-tan-jou (le petit tan-jou — 104); Kiu-li-hou, frère d'Ou-goei (— 101); Tchiesi-hean, frère du précédent (— 101); Hou-lo-kou<sup>1</sup> (— 96) sous le règne duquel les Chinois remportèrent de grands avantages sur les Huns; Hou-yen-si, son fils (— 83); sous son règne les Wouhan se révoltèrent contre les Huns et profanèrent les tombeaux des tan-jou, en particulier celui du terrible Me-thé, qui, plus de 130 ans auparavant, les avait complètement battus. Sous le même règne, les Huns furent battus par les Chinois, et perdirent une partie fort importante de leur territoire. Après lui régnèrent Hiu-liu-kiuen-ku (— 71); Vo-yen-kiu-ti, général de la droite (— 60); Hou-han (— 57), sous le règne duquel il y eut jusqu'à cinq tan-jou à la fois dans l'empire des Huns. Les autres tan-jou ne méritent guère que l'on fasse mention de leur nom, sauf Houtou-eulh-chi-tao-kao-jo-ti-tan-jou<sup>2</sup> (vers 16 de notre ère) qui soutint la thèse extravagante que les souverains chinois devaient se considérer comme les vassaux des Huns qui avaient contribué à la restauration des Han.

Vers l'an 43 de l'ère chrétienne, l'empire des Huns, qui avait été déjà fortement ébranlé au siècle précédent, se scinda en deux nouveaux empires, celui des Huns du nord et celui des Huns du midi. En + 93 le premier de ces empires tomba devant les armes chinoises<sup>3</sup>; les tribus qui ne voulurent point se soumettre à la Chine durent franchir l'Altaï et vinrent camper dans le pays des

1. Ce nom paraît bien être identique à celui du célèbre Ilkhan de Perse, Houlagou *هولاکو*.

2. Suivant de Guignes (*ibid.*, p. 108) qui traduit ici un texte chinois, *jo-ti* dans la langue des Huns, c'est-à-dire en turc, signifiait « obéissant et soumis à son père ».

3. L'empire des Huns du sud dura bien plus longtemps, jusqu'en l'an 221 de l'ère chrétienne.

Bashkirs où elles fondèrent un nouvel état. L'arrivée dans les contrées occidentales de ces tribus de Hioung-nou, autrement dit des Huns, eut pour premier résultat de précipiter les Alains (A-la-ni), autres peuplades également d'origine turque, sur la Perse et l'empire romain. Vers la fin du iv<sup>e</sup> siècle et au commencement du v<sup>e</sup>, les Hioung-nou, qui avaient chassé les Alains devant eux, furent à leur tour refoulés par les Jouen-Jouen, peuplade turque qui s'empara de presque toute la Tartarie. Sous l'un de leurs souverains, Tou-loun<sup>1</sup>, le nouvel empire s'étendit depuis la Corée<sup>2</sup> jusqu'au pays des Bashkirs où, à cette époque, campaient les Huns. C'est après ces immenses conquêtes que Tou-loun abandonna le titre de tan-jou<sup>3</sup> pour prendre celui de khakan. Il n'y a pas à douter que ce ne soit cette formidable expansion des Jouen-Jouen qui a forcé les Hioung-nou à chercher plus à l'occident des territoires où ils pourraient vivre à l'abri de ce dangereux voisinage. C'est, en effet, en 376 que les Huns envahirent la Germanie et l'empire romain, et vers 450, peu après les grandes conquêtes de Tou-loun, qu'Attila entre à son tour en scène, et qu'après avoir conquis et dévasté presque toute l'Europe, il vient se faire battre par le patrice Aétius à Châlons-sur-Marne<sup>4</sup>.

C'est vers cette même époque qu'une petite fraction des

1. Sans doute identique au nom du Turc Touloun *طولون* dont le fils fonda en Égypte, en l'année 870 de J.-C., la célèbre dynastie des Toulounides. En turc djagatai *تولون* *touloun* signifie la « pleine lune ». Ce nom a été également porté par une femme nommée Touloun Khatoun (Quatremère, *Histoire des Mongols*, t. I, p. 100).

2. La capitale de Tou-loun se trouvait à Karakoroum. M. de Guignes (*ibid.*, p. 114, n. a) croyait que la division des Huns en deux empires correspondait à la division de l'empire des Turcs, en Mongols, Huns du Nord et Tartares. C'est fort peu probable.

3. Suivant de Guignes (*ibid.*, p. 338), Touloun prit, en même temps que le titre de khakan, celui de *kieou-teou-fa-khan* « celui qui sait bien conduire un char ».

4. Les Huns qui habitaient le pays actuel des Bashkirs étaient pressés de si près par les Jouen-Jouen, que le Khakan de leur tribu, peut-être bien Attila lui-même, envoya une ambassade au souverain des Jouei pour lui proposer une alliance offensive et défensive contre les Jouen-Jouen. De Guignes, *ibid.*, p. 341.

Hioung-nou échangea son nom contre celui de TURK, qui ne devait pas tarder à devenir aussi célèbre que le premier.

L'historien chinois Ma-touan-lin<sup>1</sup> raconte en effet que lorsque l'empereur de Chine « Tai-Wou des Wei postérieurs (424-451) eut détruit la maison de Tshiu-kiu, 'A-sse-na<sup>2</sup> se retira avec cinq cents familles (Hioung-nou, c'est-à-dire des Huns) chez les Jouan-Jouan<sup>3</sup>, et se cacha dans une ville, au milieu des monts d'or (Altaï). Comme sa forme ressemblait à celle d'un casque, et que dans leur langue, un casque s'appelle Thou-kiouei, ils tirèrent leur nom de cette circonstance. »

Il n'y a évidemment pas à douter de l'exactitude historique du fait rapporté par Ma-touan-lin, quoique l'étymologie admise par Abel Rémusat me semble absolument insoutenable. L'illustre orientaliste rapproche en effet le mot *thou-kiouei* de Ma-touan-lin, du mot turc osmanly *تقيه* *takia*, « calotte, bonnet », mais si l'on voit très bien pourquoi les Chinois, qui n'ont pas d'*r*, ont transcrit *Turk* sous la forme *Thou-kiouei*, on ne voit pas du tout pour quelle raison, ni comment, ce mot *takia* ou *toukiou*, si l'on veut, se serait changé en *Turk*, en devenant un nom de peuple. Il n'y a certainement là qu'une étymologie artificielle, peut-être courante chez les Turcs eux-mêmes, curieuse il est vrai, mais sans aucune autre valeur<sup>4</sup>.

L'empire des Turcs succéda à celui des Jouen-Jouen. Vers le

1. Rémusat, *Recherches*, p. 11 et 325. Suivant De Guignes (*ibid.*, p. 350), c'est sous le règne de Sou-lien-teou-ping-teou-fa-khan (« qui prend et qui tient avec force »), que les Turcs apparaissent, en l'an 551. Ces Turcs étaient employés dans les montagnes de l'Altaï à travailler dans les mines qui appartenaient au souverain des Jouen-Jouen. Teou-man, le premier Khakan des Turcs, se serait révolté contre Sou-lien-tou-ping-teou-fa-khan, parce qu'après avoir délivré ce prince des Tie-le il lui demanda en vain sa fille en mariage.

2. Ce mot signifie « loup » en mongol.

3. Vers l'an 403 de notre ère, les Jouen-Jouen ne savaient pas écrire. Tou-loun leur inventa une écriture très simple, faite d'incisions sur des morceaux de bois (De Guignes, *ibid.*, p. 338). Cette écriture pourrait bien être, comme on le verra plus loin, le prototype de celle des inscriptions de l'Orkhon.

4. Je n'ai point rencontré ce mot dans les dialectes turcs-orientaux. Il est cependant indiscutable qu'il a existé, car ce n'est évidemment pas Ma-touan-lin qui l'a inventé.

milieu du vi<sup>e</sup> siècle, le chef des Thou-kiouei était Tou-men qui échangea le titre de *tan-jou* contre celui de *Khakan*<sup>1</sup>. Ce Teou-men fut un prince très belliqueux qui, entre autres exploits, battit les Thie-le<sup>2</sup>. Après sa mort, survenue en 552, son fils Kho-lo lui succéda et régna pendant un an ; il eut pour successeur son frère cadet Sse-teou qui reçut le nom de Mo-han ou Mo-kan-khan. Ce prince soumit tous les états qui bordaient la frontière de la Chine et son empire s'étendit depuis la Corée jusqu'à la mer Occidentale.

Tels sont les deux fondateurs historiques de la puissance des Turcs en Asie. D'après M. Thomsen, les noms de ces deux personnages se retrouveraient dans les inscriptions de l'Orkhon comme ceux des premiers souverains des peuples turcs : « Quand le ciel bleu en haut et la sombre terre en bas eurent été créés, entre les deux furent créés les fils des hommes. Au dessus des fils des hommes s'élevèrent mes ancêtres *Boumin-kagan et Istémi-kagan* :  
 özäzöz τ(ä)ñpi (a)sra j(a)g(y)z j(ä)ρ kyl(y)ndyqda (ä)xiv  
 (a)ra xici ogly kyl(y)ñm(y)σ xici oglynda özä (ä)cüm (a)pam  
 Boum(y)n k(a)g(a)n Iστ(ä)mi k(a)g(a)n ol(ou)rm(i)š. M. Radloff traduit d'une façon toute différente « au dessus des fils des hommes s'éleva d'abord mon ancêtre », Bumyn-kagan, le célèbre kagan » (*Die altturkischen Inschriften*, p. 4 et 439), en lisant äsh-

1. Le titre de *khakan* avait certainement un sens plus large que celui de *tan-jou*, quoique son étymologie soit aussi peu claire. Ce mot est traduit dans le *Vocabulaire ouïgour-chinois* 旁皇 *hoang-ti* « empereur suprême » et transcrit *ha-han*. Le titre de *khan*, qui, comme on le verra plus loin, dérive du premier, est traduit dans le même ouvrage 君 *kiun* « roi ». En même temps que le titre de *khakan*, Tou-men prit aussi celui d'*I-li-khan* dans lequel il faut évidemment reconnaître le terme turc *il-khan* ایلخان « souverain de l'empire, du pays ». Ce titre fut repris bien plus tard par les princes djingishkhanides de Perse. Sa sœur reçut le titre de *khatoun* (ch. *kho-ho-toun*). Dans le *Vocabulaire ouïgour-chinois* *khatoun kishi* est simplement traduit *fou-djin* « dame ». Cf. *Revue archéologique*, mars-avril 1897. L'étymologie du mot *khatoun* sera donnée plus loin.

2. M. Thomsen, *Inscriptions de l'Orkhon*, p. 61, les identifie avec les Töläs des inscriptions.

(i)dmi k(a)g(a)n, de la racine *äshid*, entendre, commune à tous les dialectes turcs. C'est de cette racine que dérive le turc osmanly ايشديجي *ishididji* « qui écoute, qui entend, auditeur ». M. Radloff voit dans les deux mots (ä)cüm (a)pam une sorte de composé de deux mots à peu près synonymes ayant le sens général d' « ancêtre » et c'est ainsi qu'il traduit plus loin (*Mon. de Kül-teghin*, ligne 13) (ä)cum (a)pam τὸρῦσινεἰ ἰστ(ä)mi « er hat Sie nach Sitte meiner Vorfahren eingerichtet ». M. Thomsen objecte à ces traductions que la plupart du temps les inscriptions ne marquent pas le pluriel, et que par conséquent la présence du singulier dans cette phrase n'indique pas forcément qu'on ne parle que d'un seul souverain des Turcs, en même temps qu'il élève des doutes sur la possibilité de rattacher le mot ἰστ(ä)mi à la racine äσ(i)δ- qui ne se trouve jamais dans les inscriptions écrite avec un *t* mais toujours avec un *δ*. En résumé M. Thomsen identifie Teou-men avec Bumyn-kagan et Mo-kan avec Istémi-kagan, tandis que M. Radloff pense que Bumyn-kagan est le même que l'ancêtre mythique commun de la dynastie chinoise des Hya (2206-1776 avant l'ère chrétienne) et des Huns. Si l'on admet l'identification de Thomsen, on ne voit pas pourquoi les Chinois auraient transformé le nom turc Boumyn en Teou-men, et l'on ne peut guère admettre qu'il y ait une erreur dans ce nom propre sur les stèles de Kül-tigin et de Bilgä-kagan<sup>1</sup>. L'identification de Bumyn avec Wen-myn n'offre pas de difficultés phonétiques, et elle montrerait que les Turcs du viii<sup>e</sup> siècle avaient pleine conscience de leur parenté avec les Huns et qu'ils conservaient de lointaines traditions, si l'on était bien sûr qu'ils n'ont pas appris leur généalogie des Chinois.

Cependant, au point de vue grammatical le plus rigoureux, la traduction de Thomsen est inattaquable; car l'on trouve, même dans le turc djagataï de basse époque, des constructions absolument identiques à celle de la phrase ci-dessus des inscriptions.

1. Les Chinois donnant à Mo-kan le nom de Sse-teou, on pourrait peut-être voir dans Sse-teou-mo(-kan) la transcription d'Istemi(kagan)?

de l'Orkhon. Il me serait facile d'en citer un assez grand nombre d'exemples, mais le suivant que j'emprunte à Baber (*Mémoires*, édition de Kazan, 1862, p. 310) me paraît décisif : شاه حسين شاه بيك ارقانغه اوق باردی « Shâh-Hosain et Shâh-Beg tombèrent justement sur le dos... ». Il serait difficile de trouver un calque plus fidèle de la phrase.... « (ä)cum (a)pam Boum(y)n k(a)g(a)n Iστ(ä)mi k(a)g(a)n ol(ou)rm(i)ς » avec deux sujets simplement juxtaposés, sans les conjonctions و ou ايله, et avec le verbe au singulier.

Comme limites de l'empire des deux kagans, les inscriptions donnent, à l'est, la forêt de Kadirkan<sup>1</sup> et comme point extrême à l'occident, la Porte de Fer<sup>2</sup>.

L'empire de Teou-men et de Mokan ne tarda pas à décliner, et vers 630 les Turcs devinrent les vassaux des Chinois. Cette situation dura environ un demi-siècle et, durant cette période, les Turcs ne se tinrent jamais absolument tranquilles; ils cherchèrent plus d'une fois à recouvrer leur liberté perdue.

1. La forêt des acacias? M. Thomsen, *ibid.*, p. 136, y voit les monts Khingan; comme les Chinois disent que Mo-kan s'empara de tous les pays au nord de la Chine depuis la mer de Liao, le golfe de Corée, il est certain qu'on ne peut guère proposer une autre identification que celle de M. Thomsen.

2. C'est une localité bien connue dans la Géographie orientale. Les Arabes l'appellent باب الحديد, elle est nommée en persan در آهن. C'est un défilé étroit par lequel passe la route de Balkh à Samarkand. Yâkoût (*Mo'djam*, t. III, p. 235) la place à 2 milles de la ville de Shâsh شاش. Dans ces conditions, la mer Occidentale que les historiens chinois donnent pour limite à l'empire de Mo-han, ne saurait être la mer Caspienne, mais plutôt la mer d'Aral. Il est bon de remarquer toutefois que les Chinois entendent quelquefois par mer d'Occident, la mer Caspienne. De Guignes, *Histoire des Huns*, t. II, p. lxxix, note. Il y a plusieurs autres localités nommées les Portes de fer, telles que celle où mourut le khân Aboû Sa'id. On lit dans le *Solouk* de Makrizî, ms. ar. 1716, fo 446 r° :

فيها قدم الخبر بموت ملك الشرق القان بو سعيد (بن) القان محمد خدا نده بن ارغون ابن ابغا . . . . ابن عدو الله جنكز خان بالباب الحديد وهو متوجه الى البقاء اريك خان  
« Cette année (736), on reçut la nouvelle de la mort du souverain de l'Orient, le kân Boû-Sa'id (ابو سعيد, dans Rashîd ad-Dîn, la forme بو سعيد étant celle que l'on trouve sur les monnaies mongoles et dans le poète persan Djâmî), fils du kân Mohammed Khodâbendeh, fils d'Arghoun, fils d'Abagâ, (petit-)fils de l'ennemi de Dieu, Djingiz-Khân. Il mourut à la Porte de Fer, au cours d'un voyage qu'il avait entrepris pour se rencontrer avec Euz-beg-Khân. »

En 681<sup>1</sup>, un chef de brigands, auquel les historiens chinois donnent le nom de Kou-tou-lou<sup>2</sup>, se proclama chef des Turcs, et à plusieurs reprises il battit les armées que les Chinois lui opposèrent. Le véritable nom du nouveau khan était Il-térés, comme on le lit dans les inscriptions de l'Orkhon<sup>3</sup> et son épouse s'appelait Ilbilghä. Les mêmes inscriptions rapportent qu'Il-térés commença ses expéditions avec 27 hommes et que, peu à peu, sa troupe s'éleva à 70, puis à 700 combattants. Il entreprit 47 campagnes et lutta dans vingt grandes batailles contre les Kirghizes, les trente Tatars, les Khitai, les neuf Ougouz<sup>4</sup> et les Tatabi<sup>5</sup>. Ce Khan mourut en 690 ou 691 laissant, comme nous l'apprennent les inscriptions, deux fils mineurs, l'un, âgé de huit ans, que les Chinois nomment Mé-ki-lien, et qui prit ensuite le titre de Bilgä-kagan, et l'autre de sept, Kül-teghin.

Leur oncle, que les Chinois nomment Mé-tchoue, monta sur le trône<sup>6</sup>, et se fit conférer par l'Impératrice de Chine, Wou-heou, le nom de *Kie-thie-li-chi-ta-yen-cha* et le titre de *Kong-pao-koue-kho-han*<sup>7</sup>. Mé-tchoue, non content de ces titres honorifiques, sollicita la main d'une princesse chinoise, et demanda un million de boisseaux de grains pour ensemençer les terres de son empire,

1. Ou peut-être en 683.

2. Transcription du turk *kutluk*, « heureux », composé de *kut* « bonheur » et de *luk*, particule formant des adjectifs de possession. Ce n'est qu'une simple épithète.

3. Monument de Kül-teghin, ligne 10; monument de Bilgä-kagan, ligne 11. La signification du nom propre Il-térés est très obscure, quoique le premier élément soit certainement le mot *il*, pays; il est douteux qu'il faille voir dans le deuxième élément le mot turc osmanly et djagataï *ترس* qui signifie « l'envers d'une chose »; Il-bilghé signifie la sage princesse de l'empire.

4. Nom de neuf des tribus des Ouigours; voir plus loin l'Appendice.

5. On ne sait où placer ce peuple. M. Thomsen (p. 141) propose sous toutes réserves d'y voir les Hi des historiens chinois.

6. Non pas parce que ses deux neveux étaient mineurs, mais parce que telle était la règle de succession au trône chez les Turcs comme elle l'était dans la Russie ancienne; il faut remarquer que, pour une cause qui nous est inconnue, dans les deux inscriptions de l'Orkhon, Bilgä-kagan ne cite jamais le nom de son oncle, et se borne à dire « mon oncle le Kagan ».

7. Le khakan (*kho-han*) qui par ses services a témoigné sa reconnaissance à l'empire (chinois).

ainsi qu'une quantité d'instruments aratoires. Les Chinois, qui n'étaient point de force à refuser, accédèrent à ses demandes, tout insolites qu'elles leur parussent.

Malgré cela, le Khan des Turcs entra en campagne en 698 contre les Chinois, à la tête d'une armée de 100.000 cavaliers, et saccagea toutes les villes du Chang-toung. L'Impératrice, exaspérée, mit à prix la tête de son ennemi, sans que cette menace pût l'empêcher de répéter tous les ans ses incursions en Chine. Bilgä-kagan raconte dans l'inscription du monument de Kül-teghin qu'il assista à 35 expéditions commandées par son oncle, et qu'il lutta dans 23 batailles, mais il ne mentionne pas expressément ces invasions périodiques de l'empire chinois. Mé-tchoue, sur la fin de son règne, traita ses sujets avec une telle dureté que plusieurs tribus turques passèrent la frontière pour aller chercher un asile en Chine. Il tomba dans un guet-apens en revenant de châtier les Pa-ye-kou, et sa tête fut envoyée au souverain du Céleste Empire. « C'est par suite de ta folie et de ta lâcheté, dit Bilgä-kagan, en s'adressant au peuple turc, que mon oncle le Kagan a trouvé la mort <sup>1</sup>. »

Après la mort de Me-tchoue, Kül-teghin<sup>2</sup>, fils du Kagan Itérés, tua son fils et plaça sur le trône son frère aîné<sup>3</sup>, Me-ki-lien, qui prit le titre de Bilgä-kagan<sup>4</sup>, « le sage souverain », le seul qui paraisse dans les inscriptions de l'Orkhon. Suivant les annalistes chinois, ce prince voulait faire élever des temples consacrés au

1. II, E, 20.

2. D'un an.

3. Ce nom est transcrit en chinois Pi-kia kho-han. Il est très difficile de dire comment il faut restituer le nom turc qui a été transcrit Me-ki-lien par les Chinois. Il n'y aurait guère que le mot Mekrin, مكرين, nom d'une tribu mongole, qui convînt phonétiquement, mais il est bien douteux que ce soit ce mot qui se cache sous la transcription Me-ki-lien.

4. La transcription chinoise de ce nom est Kioue-te-kin. Ce prince reçut de Me-ki-lien le commandement en chef de l'armée turque. Me-ki-lien avait offert le trône à Kül-teghin, à cause des services qu'il avait rendus à l'empire turc, en anéantissant la famille de Me-tchoue; mais Kül-tegin refusa. On voit d'ailleurs par l'ensemble des inscriptions combien était grande l'amitié qui liait les deux frères.

culte du Bouddha et à celui de Lao-tsé, mais il en fut détourné par son ministre, qui lui représenta avec raison que la doctrine de ces deux saints personnages apprend aux hommes la douceur et l'humilité, et que ce serait un enseignement peu convenable pour un peuple de cavaliers et de soldats. La situation de l'empire des Turcs à cette époque était assez précaire, car plusieurs de leurs tribus avaient, comme on l'a vu plus haut, passé en Chine pour échapper aux violences et à la tyrannie insupportable de Me-tchoue. D'après les inscriptions, Me-ki-lien, aidé par Kül-teghin, eut fort à faire pour remettre un peu d'ordre dans son empire. Les deux frères durent entreprendre 22 expéditions, avec des armées considérables pour leur époque, contre les Ouïghours, les Khitaï, les Tatabi et les Chinois. Il serait trop long d'entrer dans le détail de toutes ces campagnes qui sont longuement racontées dans les inscriptions de Kül-teghin et de Bilgä-kagan; on en trouvera le résumé dans le tableau chronologique qu'en a donné M. Radloff, p. 423.

En l'an 731, Kül-teghin mourut, « tué dans une bataille contre les Ouïghours ». L'empereur de Chine ordonna à deux officiers de sa cour, Tchang-kin et Liu-hang d'aller porter à Me-ki-lien une lettre de condoléance, de faire graver une inscription sur une stèle et de faire ériger la statue du défunt dans un temple. Dans l'inscription du monument de Kül-teghin, Me-ki-lien raconte, en effet, qu'il a reçu, venant lui apporter des présents et les condoléances de leurs souverains, les ambassadeurs des Khitaï et des Tatabi, du Kagan chinois, Isiyi-Likeng<sup>1</sup>, des Sogdi<sup>2</sup>, des souverains de Boukhara et de la Perse (?), des Kirghizes et des Ouïghours.

En 734, Me-ki-lien, ou Bilgä-kagan mourait empoisonné par un nommé Mei-lou-tchoue, et l'empereur de Chine envoya de nouveau deux ambassadeurs pour faire rédiger une inscription en son honneur.

1. Transcription de Liu-hiang.

2. La Sogdiane, p. *سغد*, le pays de Samarkandé.

La première de ces inscriptions chinoises, celle de Kül-teghin, est datée du 7<sup>e</sup> (?) mois, *Sin-tcheou*, de la nouvelle lune, le 7<sup>e</sup> jour *Ting-wei*, soit du 1<sup>er</sup> août 732; la seconde est datée de la 22<sup>e</sup> année *Kai-youen*, soit de 735.

Le texte des inscriptions turques de Mongolie a été publié plusieurs fois en Russie<sup>1</sup>. Le déchiffrement fut mené de front par M. W. Thomsen de Copenhague et M. Radloff à Saint-Pétersbourg. En 1893, M. Thomsen fit paraître dans le *Bulletin de l'Académie Royale des Sciences et Lettres de Danemark*<sup>2</sup> un article dans lequel il donnait, le premier, l'alphabet de ces mystérieux documents, en même temps qu'il exposait son système de déchiffrement. Il ne fallait évidemment point songer à prendre comme base les deux inscriptions chinoises du monument de Bilgä-kagan et de Kül-teghin. Leur étendue relativement faible devant la longueur des documents turcs ne permettait guère d'y voir une traduction littérale de ces derniers, et l'on a eu plus tard la preuve que ces deux textes, d'une rhétorique aussi ampoulée que vide, n'avaient pour ainsi dire aucun rapport avec les inscriptions à déchiffrer.

Néanmoins, elles avaient l'immense avantage de montrer que l'on avait devant les yeux des documents écrits dans une langue turque, et de donner le nom d'un des princes en l'honneur desquels ils avaient été érigés, sous une forme d'ailleurs assez douteuse pour que M. Schlegel l'ait restitué en Giogh Teghin, quand il est en réalité Kül-teghin; il n'en est pas moins vrai que la seconde partie du nom propre était sûre et correspondait à un mot que l'on savait être turc. M. Thomsen, ayant remarqué

1. *Inscriptions de l'Orkhon, recueillies par l'expédition finnoise de 1890 et publiées par la Société finno-ougrienne*, Helsingfors, 1892; *Inscriptions de l'Yénisseï recueillies et publiées par la Société finlandaise d'archéologie*, Helsingfors, 1889; *Atlas der Alterthümer der Mongolei im Auftrage der. K. A. der W. herausgegeben von D. W. Radloff*, Saint-Pétersbourg, 1892. Dans la publication de l'Académie impériale, on a donné en même temps, pour la plupart des inscriptions, la reproduction phototypique des estampages sur calicot et des planches retouchées.

2. *Déchiffrement des inscriptions de l'Orkhon et de l'Yénisseï (Bulletin, etc., 1893, p. 285-289).*

dans ces inscriptions la répétition continuelle du même groupe de signes, pensa qu'il devait cacher le mot *tengri*, commun à tous les dialectes turcs, et sa conjecture se trouva pleinement vérifiée par la suite. Un autre groupe de lettres moins long et commençant par le même signe que le mot *tengri* parut à M. Thomsen le mot *turk*. Cette fois encore la conjecture était juste. M. Thomsen lut avec le même bonheur le nom de Kül-teghin et se trouva dès lors en possession d'un alphabet rudimentaire. S'appuyant sur cette base qui était sûre, il parvint à dégager de proche en proche tout l'alphabet <sup>1</sup>. Il serait trop long et inutile de refaire ici l'historique de ce déchiffrement accompli avec une méthode parfaite, que l'on retrouve non seulement dans la traduction des textes, mais aussi dans leur interprétation.

M. Radloff à son tour publia en 1894 la traduction du monument de Kül-teghin <sup>2</sup>, et quelques mois plus tard une nouvelle traduction <sup>3</sup>. La même année, M. Thomsen commençait dans les *Mémoires de la Société finno-ougrienne* <sup>4</sup> la publication des inscriptions de l'Orkhon, par un exposé de la phonétique de cette langue qui prouvait qu'il en avait achevé complètement le déchiffrement. La deuxième livraison contenant des traductions ne parut qu'en 1896 par suite d'une maladie de l'auteur.

Pendant ce temps, M. Radloff continuait la publication de l'ouvrage dans lequel se trouvaient le texte, la traduction, des commentaires et des index, puis à la fin une nouvelle traduction des monuments de Bilgä-kagan et de Kül-teghin. En 1897, M. Radloff

1. Il est bon de rappeler que c'est de la même façon que le Danois Grotefend lut, au commencement de ce siècle, les noms de Xerxès, de Darius et de Vishtaspa dans les inscriptions de Persépolis, et qu'il détermina ainsi une partie de l'alphabet. Plus heureux encore que son illustre compatriote, M. Thomsen trouva tout l'alphabet et réussit à interpréter les monuments dans leur ensemble, tandis que le déchiffrement complet des inscriptions perses dura plus d'un demi-siècle.

2. *Die altturkischen Inschriften der Mongolei. I. Das Denkmal zu Ehren der Prinzen Kül-tegin*. Saint-Petersbourg, 1894, 35 p.

3. *Die altturkischen Inschriften der Mongolei*, Saint-Petersbourg, 1894-1895.

4. *Inscriptions de l'Orkhon, déchiffrées par W. Thomsen*, Helsingfors (*Suomalais-Ugrilaisen Seuran toimituksia*, 1<sup>re</sup> liv., 1894).

a fait paraître un quatrième et dernier fascicule de cet important ouvrage que la publication du texte dans le caractère original rend indispensable aux travailleurs.

Quoique les deux savants soient en désaccord sur quelques points, le déchiffrement des inscriptions turques de Mongolie n'en est pas moins un fait accompli et indéniable, qui ouvre à l'histoire de l'Asie un champ tout nouveau qu'on aurait hésité, il y a dix ans, à croire si vaste.

L'écriture de ces inscriptions a été appelée « écriture runique », car, à première vue, ses formes se rapprochent de celles des inscriptions trouvées en Islande, dans les îles Féroé et en Suède<sup>1</sup>. Mais ce n'est là qu'une apparence assez trompeuse, et qui s'évanouit dès que l'on compare attentivement les deux systèmes graphiques, dont l'un, celui des Turcs, est infiniment plus compliqué que l'autre. Les consonnes y sont en effet divisées en deux classes, représentées par des signes très différents, suivant que la voyelle qu'elles portent est une voyelle palatale ou une voyelle gutturale. En général, les voyelles ne sont point marquées, même au commencement des mots; il n'y a guère que l'écriture des Touareg qui présente cette même particularité. On peut affirmer, sans exagération, que les caractères des Turcs de l'Orkhon se rapprochent autant des écritures les plus anciennes du monde, celles de la stèle de Mésa (— 890), de l'inscription grecque la plus archaïque (— 700), ou des intailles sémitiques variant du VII<sup>e</sup> au III<sup>e</sup> siècle avant notre ère, que des caractères proprement nommés runiques. Cette ressemblance, que l'on remarque entre ces différents alphabets, si éloignés les uns des autres dans l'espace et dans le temps, provient uniquement de ce fait qu'ils

1. Principalement près de l'ancienne Sigtuna et autour d'Upsal. Les caractères runiques, qui servaient à écrire les langues germaniques, n'étaient point seulement destinés à être gravés sur le bois, la pierre et les métaux, car l'on connaît un manuscrit écrit au plus tard au XIV<sup>e</sup> siècle, et contenant le droit coutumier de la Scanie. Ce précieux document est conservé à la bibliothèque de l'Université royale de Copenhague. Au IX<sup>e</sup> siècle de notre ère, un roi de Suède écrivit à Louis le Débonnaire une lettre en caractères runiques. A. Gefroy, *Histoire des États scandinaves*, Paris, Hachette, 1851, p. 28-32.

étaient destinés à être gravés sur la pierre ou sur le bois. Les traits courbes devaient forcément être éliminés par suite de la difficulté qu'il y a à tracer avec une pointe métallique un trait circulaire sur une pierre quelconque, dure ou tendre, et encore bien plus sur le bois dont le fil ne permet que des intailles rectilignes. Ce n'est que sous la plume des scribes que les écritures anguleuses et raides des premiers temps ont fini par prendre les formes arrondies et sinueuses qu'elles ne pouvaient revêtir en épigraphie, et surtout dans une épigraphie rudimentaire <sup>1</sup>.

M. Thomsen admet que l'alphabet des inscriptions de l'Orkhon n'a été connu des Turcs que vers le milieu du vi<sup>e</sup> siècle de notre ère, quand ils commencèrent à étendre leur domination vers l'ouest, et qu'ils entrèrent en contact avec la civilisation de l'Iran. Telle est aussi, à peu de chose près, l'opinion de M. Radloff. Je crois cette affirmation trop absolue et j'exposerai ici avec quelques détails les raisons qui me portent à adopter une opinion toute différente de celle de ces deux savants.

Il est peu vraisemblable d'admettre que cet alphabet soit une *création spontanée et absolument indépendante* des Turcs. On ne crée guère, de toutes pièces, sans modèle quelconque, un système graphique où non seulement les lettres et les consonnes sont séparées, mais où les différentes nuances de la prononciation des consonnes sont observées avec un soin qui pourrait paraître étrange de la part des sauvages pasteurs du Turkestan. Il doit y avoir eu un modèle sur lequel a été calqué l'alphabet très compliqué des inscriptions de l'Orkhon, et il suffit de parcourir les colonnes du tableau d'alphabets araméens dressé par M. Euting, pour voir que ce n'est point dans les alphabets sémitiques à peu près contemporains qu'il faut aller chercher cette origine.

1. Ceci n'est point dit pour l'écriture monumentale de l'ancienne Égypte, dans le tracé de laquelle entraient plus de courbes et de sinuosités que de lignes droites. Mais ces inscriptions étaient d'abord dessinées sur la pierre, et la partie comprise entre les deux contours du dessin était défoncée à coups de ciseau, souvent à des profondeurs considérables. Il n'y a rien là qui puisse se comparer aux inscriptions runiques qui se rapprochent plutôt des graffiti que des inscriptions monumentales.

Il ne paraît pas davantage que ce prototype ait été l'alphabet pehlvi. Le développement paléographique de l'écriture dite pehlie est un des mieux connus de l'Asie, car l'on possède une série ininterrompue de monuments datés, inscriptions et monnaies depuis le règne d'Ardéshir I (commencement du III<sup>e</sup> siècle de notre ère) jusqu'aux dernières années de la dynastie sassanide (commencement du VII<sup>e</sup> siècle) et, qui même se continue bien après l'hégire. Les premières monnaies arabes frappées en Perse conservèrent en effet pendant assez longtemps, avec le type des dirhems sassanides, une légende écrite en caractères pehlvis. L'écriture des inscriptions et des monnaies, que l'on voit se déformer peu à peu, a fini par donner naissance à l'écriture pehlie cursive des manuscrits et des inscriptions que l'on trouve dans l'Inde; le plus ancien spécimen de cette écriture est jusqu'à présent fourni par les fragments de papyrus qui ont été découverts en Égypte avec d'autres documents arabes, coptes et grecs du même genre, et qui semblent remonter à peu près au milieu du VIII<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne, c'est-à-dire environ un siècle après la chute de l'empire sassanide. Il est plus que probable que l'écriture pehlie cursive employée sous les derniers souverains de cette dynastie ne devait guère différer de celle de ces fragments de papyrus.

S'il était exact que les Turcs de l'Orkhon aient emprunté leur alphabet à l'Iran à une date qui ne peut être inférieure au milieu du VI<sup>e</sup> siècle de notre ère, on devrait s'attendre à trouver quelque rapport entre l'alphabet paléo-turc et les écritures des monnaies des rois sassanides de ce même siècle; or ce rapport n'existe point, et il n'y a pas l'ombre d'une ressemblance entre les deux systèmes graphiques. D'autre part, la limite supérieure de la date de cet emprunt est le commencement du VIII<sup>e</sup> siècle, date des inscriptions de Bilgä-kagan et de Kül-teghin; or il est évident qu'après l'hégire, les Turcs de l'Orkhon auraient adopté soit le caractère pehlvi cursif des monnaies arabes des premiers khalifes, soit plus vraisemblablement l'alphabet arabe.

Suivant M. Thomsen, le système graphique des inscriptions

de l'Orkhon pourrait se rattacher aux alphabets de l'est de l'Iran, tels que le sogdien; cette parenté est loin d'être évidente, et l'on possède trop peu d'éléments des alphabets employés dans ces contrées pour les comparer à l'alphabet paléo-turc. D'ailleurs ces alphabets, qui ne sont même pas déchiffrés d'une façon sûre, ne sont que des variantes du pehlvi ou plutôt du caractère araméen d'où dérive le pehlvi.

Il est probable que le système graphique imité par les Turcs est beaucoup plus ancien que l'alphabet pehlvi des Sassanides, car les historiens chinois semblent considérer l'écriture comme relativement ancienne chez les peuples de race turque. On sait que les *tan-jou* des Hioung-nou se trouvaient à une époque assez reculée en correspondance avec les empereurs de la Chine. Ces historiens nous parlent de lettres écrites par le *tan-jou* Mé-thé (vers — 192) à l'impératrice Tai-heou; et ils nous ont conservé le protocole qu'employait le *tan-jou* Lao-chang (vers — 174) dans sa correspondance diplomatique avec les souverains du Céleste Empire. Il est vrai que l'on pourrait dire que les *tan-jou* des Huns se servaient de l'écriture chinoise, mais ce serait bien peu vraisemblable.

Suivant Ma-touan-lin et l'auteur ou rédacteur du *Nian-i-sse yophian*, la plus ancienne écriture des peuples tartares se composait d'intailles faites sur des planches de bois<sup>1</sup>. Cet auteur nous apprend en même temps que les mêmes peuples ne se servaient point des caractères (*khe-mou*) et ces deux affirmations paraissent contradictoires. Mais il faut remarquer que par ces mots, Ma-touan-lin ne veut pas dire que les Tartares n'avaient pas de système graphique, mais seulement qu'ils ne connaissaient point

1. Telle est la traduction donnée par A. Rémusat et les différents sinologues qui ont traduit les passages où il est question des écritures des peuples de la Tartarie. On peut se demander si ces mots ne signifieraient pas plutôt « des lignes ressemblant à des coches faites dans des planchettes de bois ». La traduction de Ma-touan-lin donnée ci-dessus d'après Rémusat signifierait que les Tartares n'écrivaient que sur des planches de bois, ce qui est peut-être trop dire. Les caractères runiques de l'Orkhon ressemblent en effet assez à des coches faites dans du bois.

l'usage des caractères chinois<sup>1</sup>. Les Thou-kioue ou Turcs avaient évidemment la même écriture que les autres peuples tartares, puisque Ma-touan-lin nous avertit qu'ils avaient *les mêmes lettres que les autres barbares*. Ces renseignements visent, comme on le voit, des époques très différentes, qui s'étendent depuis les souverains les plus anciens des Huns (— 190) jusqu'aux Turcs qui apparaissent au vi<sup>e</sup> siècle ; mais on est en droit d'en tirer cette conclusion que le système graphique des inscriptions de l'Orkhon se rattache aux différents systèmes d'écriture employés dans l'antiquité et chez les Tartares.

J'ajouterai même que cette écriture pourrait bien n'être que le développement postérieur de l'un de ces alphabets usités plusieurs siècles auparavant chez les Huns et les Ou-soun. On ne peut nier qu'il n'existe un air de famille entre certaines lettres de l'alphabet de l'Orkhon et celles qui leur correspondent comme valeur dans les plus anciens monuments épigraphiques araméens, mais cette quasi-identité ne peut s'expliquer par un emprunt direct. On remarque en effet dans l'alphabet de l'Orkhon un certain arrangement artificiel, et l'emploi de traits que l'on pourrait presque appeler diacritiques.

Ce fait est bien visible pour l'*a* et pour l'*o* qui sont évidemment dérivés du signe *i* par l'adjonction d'un trait. Or ce dernier caractère a la plus grande ressemblance avec le caractère araméen correspondant. Dans l'écriture égypto-araméenne les différentes variantes de cette lettre se ramènent à la forme et dans l'écriture de Palmyre à , la forme phénicienne antique étant . On voit que le caractère turc est le même que le caractère araméen, mais retourné, ce qui s'explique facilement par le changement de direction de l'écriture ; on peut même dire qu'il est identique au caractère indien qui représente l'*i* dans deux systèmes graphiques indiens dérivés de l'araméen : l'écriture des

1. Quand les Chinois disent qu'une tribu connaît « les caractères », cela signifie qu'elle s'entend à l'usage des caractères chinois ; de même quand ils disent qu'un homme *parle*, cela veut dire qu'il *parle chinois*, et non pas qu'il *n'est point muet*.

temples bouddhiques :• et l'écriture gupta 𑀓, formes évidemment dérivées de 𑀓. On trouvera dans le tableau ci-joint quelques lettres de l'alphabet de l'Orkhon dont l'origine araméenne est certaine. On remarquera que ce sont les plus simples, celles qui ont été le moins additionnées de traits diacritiques, et qui par conséquent se rapprochent le plus du type original. On a vu qu'en 403 de notre ère, Tou-loun, chef des Jouen-Jouen, inventa une écriture très simple, faite d'inscriptions sur des morceaux de bois<sup>1</sup>; nous croyons que c'est cet alphabet rudimentaire qui a été perfectionné par les Thou-kiouei quand ils sont entrés en scène et qu'ils ont supplanté leurs maîtres, les Jouen-Jouen. De ces caractères sans doute très peu nombreux, les Turcs ont tiré, par l'adjonction de traits diacritiques de pure invention, une série de caractères destinés à exprimer des nuances, soit vocaliques, soit consonnantiques, que les Jouen-Jouen trouvaient inutile de marquer. C'est là un phénomène analogue à celui qui s'est passé quand des 14 lettres de l'alphabet pehlvi, on a tiré les 48 lettres de l'alphabet zend, en leur ajoutant des appendices qui n'ont aucune étymologie paléographique, s'il est permis de s'exprimer ainsi, et que du signe unique 𐬀 qui représente *a, á, h, kh*, en pehlvi, on a formé quatre signes différents : 𐬀 *ā*, 𐬀 *ā*, 𐬀 *h*, 𐬀 *kh*.

Quant à l'écriture des Jouen-Jouen, il est plus que probable que Tou-loun ne l'inventa point non plus de toutes pièces, mais qu'il l'emprunta aux Hioung-nou, soit tout entière, soit en faisant simplement un choix parmi leurs caractères.

En résumé, l'écriture des Turcs de l'Orkhon serait le dérivé au second degré de l'écriture des Hioung-nou ou Huns, et c'est cette dernière écriture qu'il faudrait comparer aux différents systèmes graphiques de l'ancien monde, antérieurs au II<sup>e</sup> siècle avant notre ère, puisque nous savons qu'en — 192, le tan-jou des Huns écrivait à l'empereur de Chine.

1. Ou plutôt « faite de signes ressemblant à des coches faites sur des morceaux de bois »; voir plus haut, note de la page 378.

Les quelques rapprochements sérieux que l'on peut faire de l'écriture des Turcs de l'Orkhon avec les alphabets araméens suffisent à prouver que l'écriture primitive des Huns, c'est-à-dire l'écriture de l'Orkhon débarrassée des signes additionnels que lui ont ajoutés les Turcs, est bien d'origine araméenne.

L'introduction de l'alphabet araméen dans ces lointaines contrées n'a rien qui puisse surprendre, quand l'on sait que cet alphabet, apporté au centre de l'Asie par les conquêtes des Achéménides, est devenu l'écriture du nord de l'Inde, et s'est ensuite répandu dans toute la péninsule. Sans doute, ce fut sous l'influence des mêmes causes et vers la même époque, que les peuplades turques de Kashgar et des monts Thian-chan adoptèrent également l'écriture araméenne; il n'y a pas une distance énorme entre le nord de l'Inde et les pays habités par les Turcs, et du reste il est hors de doute que dans leurs possessions de l'extrême Iran, les Achéménides avaient des sujets turcs qu'ils devaient faire administrer, comme tout le reste de leurs provinces, par des employés araméens<sup>1</sup>.

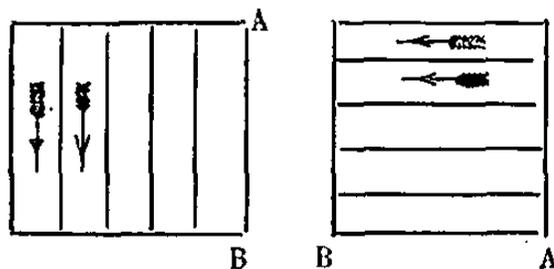
Peut-être faut-il rapprocher de l'écriture des inscriptions de l'Orkhon, celle des *Kou-me* ou *Pa-lou-kia* dont le pays était à l'occident des *Koueï-tseu*, au sud-est du lac Balkhash, c'est-à-dire dans le Turkestan chinois. Ce n'est que sous la dynastie des Thang (618-907) qu'il est fait mention de leur littérature; elle consistait en chroniques, mais il en est déjà parlé sous les Hân (— 206 — + 265). Les *Pa-lou-kia* parlaient la même langue que leurs voisins les *Koueï-tseu*, par conséquent une langue turque.

Ils écrivaient en *colonnes* avec un alphabet de trente signes<sup>2</sup>.

1. Je crois inutile de mentionner ici les rapprochements malheureux qui ont été faits entre l'écriture de l'Orkhon et différents autres systèmes graphiques qui n'ont rien à voir avec elle.

2. Abel Rémusat, *Recherches*, p. 293, donne trente caractères, tandis qu'on en compte trente-cinq dans l'alphabet de l'Orkhon, plus trois ligatures. Il est dit que l'écriture des *Pa-lou-kia* offrait de grandes ressemblances avec celles des *Koueï-tseu*, et les historiens chinois prétendent que cette dernière est d'origine indienne. Ceci est bien douteux, car on ne voit pas très bien comment une écriture indienne quelconque aurait pu dégénérer en écriture verticale. On pourrait objecter qu'il y a des inscriptions en caractères *pa-sse-pa* écrites en co-

lonnes et que l'alphabet *pa-sse-pa* est un dérivé d'une écriture d'origine indienne. Le cas est bien différent, et il y a certainement là une imitation du chinois, ou du mongol qui s'écrivaient en colonnes; en effet, ces inscriptions ont été gravées par l'ordre de princes mongols, régnant en Chine, et généralement à côté d'inscriptions chinoises. On n'a qu'à ouvrir le *Voyage du pèlerin Hiouen-tsang* pour voir qu'il attribue aux écritures de presque tout le Turkestan une origine indienne; il y a peut-être là une généralisation arbitraire d'un fait qui sans doute n'était vrai que pour quelques localités. Il se peut que Hiouen-tsang, trompé par la ressemblance de l'alphabet *runique* du Turkestan et des alphabets épigraphiques indiens, ait vu dans l'écriture de beaucoup de pays du Turkestan un emprunt à l'Inde, à ses yeux le berceau de toute civilisation. Que penser d'un des écrivains les plus sérieux de la Chine, Ma-touan-lin, qui affirme que les *Ouigours ont des caractères qui ressemblent à ceux de la Chine*? Rémusat, *Recherches*, p. 45. — Abel Rémusat voit dans la direction verticale de l'écriture *Pa-lou-kia* l'imitation du chinois, et M. Thomsen croit avec raison que l'alphabet paléo-turc a pris sa direction actuelle sous la même influence. Abel Rémusat est allé trop loin, en parlant de l'ouigour, en disant que l'on n'avait jamais écrit le syriaque en colonnes verticales de gauche à droite. Le mauvais vers latin : *Et cælo ad stomachum relegit Chaldea lituras*, n'a pas besoin de l'explication trop subtile qu'il en donne, page 60. En réalité les copistes syriens, encore aujourd'hui, placent verticalement le cahier sur lequel ils veulent écrire et tracent leurs lignes en colonnes de gauche à droite; le cahier remis dans sa première position, les lignes se succèdent comme dans tous les manuscrits ouigours, le *Kudatku Bilik*, le *Tezkèrch-i Evlia*, le *Bakhtiar-nâmeh*.



(A suivre.)

E. BLOCHET.